

	Abgrall François : Né le 15-03-1854 à Lampaul-Guimiliau ; 1878, prêtre et vicaire à Lannilis ; 1879, vicaire à Sainte-Croix de Quimperlé ; 1886, Missions étrangères ; 1887, curé de Dong-Hong, puis curé de Vinh ; 1889, vicaire général de Vinh ; 1903, vicaire général (protonotaire) de Hung ; 1910, provicaire de Tenhan puis à nouveau de Huong-Phuong ; 1914, provicaire de Thuang-Nghia ; 1929, retiré à Xa-Doai ; décédé le 19-09-1929. Etude : Pérennès H., <i>Le père Jean-François Abgrall des missions étrangères, provicaire du Tonkin méridional (1854-1929)</i>, Saint-Brieuc, Prud'Homme, 1933, 446 p., ill., 25 cm.
--	---

Une lettre adressée le 20 septembre 1929, du Séminaire des Missions Etrangères à Mlle Marie-Anne Abgrall, l'avisait de la mort de son frère, survenue en Annam, la veille, 19 septembre. Et Monseigneur de Guébriant s'empressait de dire à la sœur du défunt l'hommage ému de sa condoléance : « Mademoiselle, écrit l'éminent Prélat, la perte du vénéré Père Abgrall, votre frère, a mis en deuil le Séminaire des Missions Etrangères. Il n'y avait pas dans toute notre Société de membre plus respecté, plus sympathique, plus généralement estimé de tous : c'est dire dans quel état d'esprit nous partageons votre douleur ».

C'est une belle figure qui vient de disparaître, digne à tous égards d'autres figures bretonnes de la même lignée, les Quémener, les Pellerin, les Coadou, les Laouénan, les Croc....

Jean-François Abgrall, fils d'Alain Abgrall et de Marie-Jeanne Guillou, naquit le 15 mars 1854, au village de Kerloarec, en Lampaul-Guimiliau, et fut baptisé le lendemain par M. Tréguier, ancien recteur de la paroisse.

Le soir même, le père de l'enfant inscrivait en langue bretonne sur le livre familial *Buez ar Zent*, à la page du 15 mars : « Jean-François Abgrall, né au mois de mars 1854 ».

Alain Abgrall et son épouse eurent neuf enfants. Depuis la mort de Jean-Marie, ancien Doyen du Chapitre de Quimper, que ses frères et sœurs appelaient *breur bras* (le grand frère) et celle de Jean-François, *breur bihan* (le petit frère), il n'en reste que trois : Marie-Anne, la grande sœur, *c'hoar vras*, au talent si breton en prose et en vers, Perrine, religieuse de l'Immaculée-Conception, à Nantes, et Jeanne-Marie, à qui Dieu a donné 14 enfants.

Les premières années de Jean-François furent ce qu'est le premier âge de la plupart des enfants de la campagne : jeux, écoles, garde de bestiaux. Quand il eut douze ans, son oncle, curé de Lannilis, le prit dans son presbytère. Deux ans plus tard, il entra au Petit Séminaire de Pont-Croix, où son frère Jean-Marie professait le dessin. Du cours de Victor Ely et de Louis Treussier, et leur ami intime, il fit comme eux de brillantes études. En rhétorique il était préfet de la Congrégation de la Sainte-Vierge.

Ses vacances, il les passait en partie chez lui, et il vaquait comme les autres aux durs travaux de la moisson. Matin et soir, dans un pré éloigné et solitaire, il était ravi de garder le troupeau paternel, et plus tard, des profondeurs de l'Annam, il évoquera ces lieux bénis qu'il affectionnait, cette vie de

solitude qui lui plaisait tant, et les chemins creux emplis d'ombre et de poésie à la tombée de la nuit. Vers la fin des vacances le collégien passait quelques semaines au foyer paternel qui lui rendait sa mère, sa *mammik* bien-aimée.

Au Grand Séminaire de Quimper, le jeune homme fut toujours un modèle, et il a laissé à tous ses condisciples l'impression d'un parfait séminariste, d'un compagnon affectueux et bon.

Promu au sacerdoce le 10 août 1878, il passa quelques mois à Lannilis, et fut nommé le 13 mars 1879, vicaire à Sainte-Croix de Quimperlé. Il y eut pour premier curé le bon M. Quémeneur, puis plus tard M. Péron, qui s'attacha à lui et souffrit beaucoup de son départ. Adonné au patronage et au cercle d'études, il était très aimé des enfants. A l'endroit des pauvres gens, il se montrait bon et généreux. N'allait-il pas jusqu'à leur donner ses gilets, ses bas et son argent, et ne disait-on pas en ville qu'une nuit il avait porté son matelas à un indigent ? Il gratifiait, un jour, de sa dernière pièce de cinq francs un enfant de chœur qui partait pour une école apostolique, et donnait les deux sous qui lui restaient au mendiant qui sollicitait l'aumône, tout près du Pont, si bien qu'en rentrant au presbytère, il se trouvait être le plus pauvre de la paroisse, tout en s'estimant fort heureux. Quoi d'étonnant dès lors qu'un tel prêtre fût populaire ? Tous les paroissiens l'avaient en vive affection, et, lors d'une grève qui provoqua quelques désordres, les ouvriers de la cité s'étaient donné le mot de ne pas toucher au « petit vicaire » ».

L'abbé Abgrall connut particulièrement à Quimperlé Monseigneur Duparc, notre Evêque vénéré, et M. Pierre de la Villemarqué, avec qui il est resté en correspondance jusqu'aux derniers mois de sa carrière, et qui lui a consacré une brève notice dans la dernière livraison du *Bulletin paroissial* de Sainte-Croix.

Depuis l'âge de 16 ans, il pensait aux Missions Etrangères. Après sept ans de ministère à Quimperlé, il se décida à réaliser son pieux dessein. Le cœur broyé, il fit alors ses adieux à la bonne population de Sainte-Croix, qui se garda bien de l'oublier. On raconte qu'une pauvre mendiante de 80 ans, qui l'appelait *va mab bihan*, deux ans après son départ de Quimperlé, fit pour lui à pied un pèlerinage de deux lieues.

Dans le courant de Mars 1886, il quitta Lampaul pour s'en aller faire une année de noviciat au Séminaire des Missions Etrangères à Paris.

Rentré chez lui au bout d'un an, il montait en chaire, le 25 mars 1887, pour faire ses adieux à ses compatriotes : « ... Je ne vous oublierai pas. Parvenu dans les hauteurs du ciel, l'alouette regarde encore de très loin son pays chéri de Bretagne ; moi aussi, perdu là-bas dans les lointains, j'aurai l'esprit et le cœur toujours tendus vers les chrétiens de cette paroisse... Adieu église de mon baptême, adieu parents et amis, nous nous retrouverons là-haut, devant le trône de Notre Dame de Lampaul : *kenavo er barados* ! »

Avant de quitter pour toujours sa paroisse natale, le vaillant missionnaire baisa le pavé de l'église, puis il s'achemina vers la gare, accompagné de quelques parents et de sa vénérable mère qui voulut conduire son cher *mabik* jusqu'au train : elle savait, la grande chrétienne, qu'en ce monde elle ne le reverrait jamais !

Le 24 avril, le Père Abgrall s'embarquait à Marseille sur l'*Océanien*, pour arriver à Saïgon le 20 mai. Quatre jours plus tard, il prenait l'*Aréthuse*, qui le débarquait le 28 mai à Hai-Phong. Encore quelques jours de vapeur, et il parvenait au terme de son voyage, à Xa-Doai, résidence du Vicaire apostolique de la province de Vinh.

Le premier poste confié à l'apostolat du missionnaire fut celui de Dong-Trang, dans la brousse, à 15 ou 16 lieues au sud de Xa-Doai. Pendant plusieurs mois, assisté d'un catéchiste et d'un *chu* (petit servant), il organise des chrétientés dans la localité et aux alentours. C'était la vie rêvée, et voici qu'au début de décembre 1887, il est appelé comme curé, à la paroisse de Vinh, située à 4 lieues au Sud de Xa-Doai !

C'était la vie de « rentier » après celle de « juif errant ». Une chose le console dans son malheur, c'est qu'il a pu reprendre sa soutane qu'il avait échangée contre le costume annamite... Outre sa paroisse qui compte 400 habitants, il a quatre chrétientés à organiser. Il est chargé, au surplus d'arranger les affaires des chrétiens, d'acheter du riz pour les pauvres, du poivre et du sel pour la cuisine des missionnaires, d'être diplomate, avocat, épicier, etc... Ce qui le préoccupe avant tout, c'est de bâtir à Vinh une église où l'on puisse décentement conserver le Saint-Sacrement. Le monument est bientôt debout et Mgr Pineau le bénit solennellement le jeudi-Saint 1890, en présence de 9 missionnaires, 5 prêtres indigènes, 20 théologiens, 40 catéchistes ou collégiens et un grand concours du peuple.

Le 30 mai de la même année, le Père Abgrall est pris d'une fausse attaque de choléra : « J'ai tenu ferme, écrit-il, et le choléra, effrayé de la dureté du granit de Bretagne, s'est enfui éperdu ».

Trois mois plus tard, le 19 août, un pénible incident faillit lui coûter la vie. A Ngû-Loi, des païens s'étaient attaqués à la palissade de la chrétienté. Le Père arrive, armé d'un revolver et d'un fusil ; il tire en l'air, croyant mettre en fuite ses adversaires : mais ceux-ci foncent sur lui, le poursuivent, l'abattent, et le traînent par les pieds sur une longueur d'une trentaine de mètres. C'est alors que se déclencha chez lui la fièvre paludéenne, qui devait tant le gêner dans sa carrière apostolique.

400 baptêmes d'adultes furent enregistrés dans son district au cours de 1891.

De mars à juillet 1891, il eut à défendre les nouveaux chrétiens contre les persécutions des mandarins qui leur infligeaient, sous le moindre prétexte le rotin ou la prison.

L'année suivante, en Août et en Septembre, c'étaient les païens de Ngû-Loi, ceux-là même qui avaient outragé le Père Abgrall, qui demandaient à se convertir. « C'est ainsi, écrit le missionnaire, que le bon Dieu se venge ! »

En 1894, le district comprenait déjà 10 chrétientés.

Emerveillé des succès d'un apôtre si zélé, Mgr Pineau le nomma, en juillet 1899, provicaire apostolique, c'est-à-dire vicaire général. Le prélat voulut bien lui-même aviser de l'événement le frère de l'élu, aumônier de l'hôpital de Quimper, et il ajoutait dans sa lettre : « Je vous prie de vouloir bien porter cette bonne nouvelle à sa mère bien aimée et aux autres membres de la famille. Puisse la nouvelle distinction, dont notre confrère vient d'être l'objet, être pour tous ceux qui l'on connu un motif de prier souvent le bon Dieu de le conserver longtemps à notre chère mission pour laquelle il se dépense sans réserve ».

Le 9 août 1903, notre missionnaire recevait son changement, et passait au district de Huong-Phong, situé dans la partie méridionale de l'Annam : 27 000 chrétiens répartis en 110 chrétientés, formant 15 paroisses ayant chacune à sa tête un prêtre indigène. Dans sa nouvelle résidence, le provicaire était assisté de deux missionnaires, dont l'un le Père le Gourriérec, originaire de Baud, au diocèse de Vannes, était son ami intime.

Mgr Pineau fatigué, rentra en France en Avril 1910, et le 5 Mai suivant, le Père Abgrall était nommé provicaire en premier de la mission du Tonkin méridional, par Mgr Gendreau, administrateur de cette

région. Quelques mois plus tard, Mgr Belleville remplaçait Mgr Pineau, et renommait provicaire le Père Abgrall.

Le nouvel Evêque mourut subitement le 7 Juillet 1912 et Rome, lui donna comme successeur Mgr Eloy, qui fut sacré le 13 avril 1913, en présence de 5 Evêques, de 40 missionnaires, du résident de France à Vinh, du gouverneur annamite de la province et d'une grande affluence de chrétiens.

Le Père Abgrall, lui aussi, était de la fête, ravi d'assister de sa sympathie et de ses prières le prélat consacré, son confesseur et son ami.

Depuis nombre d'années, notre missionnaire peinait sous le climat torride et malsain de l'Annam. La fièvre le minait, provoquant chez lui de fortes migraines et lui affaiblissant la vue. En Juin 1913, il se décida à prendre quelques repos dans la Procure des Missions Etrangères de Hong-Kong. Sa villégiature prit fin avec l'année, et le nouvel an le retrouva à un nouveau poste de combat.

Il passait en effet en Janvier 1914 au district de Thuân-Nghià, situé au Nord de l'Annam, district moins important que celui de Huong-Phong, mais sans conteste le plus agréable de la mission : une dizaine de milliers de chrétiens, de vieille souche, pratiquant bien leur religion. Une ligne de chemin de fer traverse tout le district et le met à quelques heures de Xa-Doai.

Et ce furent encore les mêmes travaux pour le missionnaire breton. Il ne devait cependant plus changer de district. Avec les années, sa santé devenait chancelante, ses forces peu à peu s'épuisaient, et il dut un jour se retirer à Xa-Doai pour y être hospitalisé. De cette ville, il écrivait, le 1^{er} Août 1929, à ses sœurs : « Je suis à la communauté, depuis trois semaines, miné par la fièvre. Pas d'amélioration. Je m'ennuie à mort, loin de mon travail et de mes chrétiens. Mais que cette lettre ne vous donne pas d'inquiétude, car quand vous la recevrez, je serai guéri, ou vous aurez appris ma mort. En vue de cela, à mes trois chères sœurs toute ma tendresse. Mes affections de famille ont été la joie et la force de ma vie. A mes neveux et nièces et leurs enfants mes meilleures bénédictions. Qu'ils n'oublient pas à quelle famille ils appartiennent ». Breur J.-F.

Le 19 septembre, l'héroïque missionnaire partait pour une vie meilleure. Il mourait en terre étrangère, sans avoir revu, depuis 42 ans, ni la France, ni les siens. « Je ne veux pas rentrer au pays, disait-il, parce que je crains de mourir de joie ».

En paradis du moins on ne mourra pas de joie, et le missionnaire breton aura pu redire à sa dernière heure les vers du poète :

« Si la Bretagne est belle, ah ! Le Ciel est plus beau.

Père, ne pleurons plus, après un court espace,

N'aurons-nous pas ensemble une éternelle place

Dans une autre Bretagne, en un monde nouveau ? »